UN PARADIS TROMPEUR

HENNING MANKELL

UN PARADIS TROMPEUR

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR RÉMI CASSAIGNE

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Minnet av en smutsig ängel*
Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm
© original : 2011, Henning Mankell
ISBN original : 978-91-7343-242-9

Cette traduction est publiée en accord avec
l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02-113698-2

© Octobre 2013, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il existe trois sortes d'hommes : les morts, les vivants et ceux qui naviguent sur la mer…

PLATON

PROLOGUE

Africa Hotel, Beira, 2002

Une froide journée de juillet 2002, un certain José Paulo fit un trou dans un plancher pourri. Il ne cherchait pas à s'évader, ni une cachette, il voulait juste utiliser les lattes arrachées comme combustible. On n'avait pas vu un hiver si rude en Afrique depuis des années.

José Paulo était célibataire, mais s'occupait de sa sœur et de ses cinq enfants depuis que son beau-frère Emilio avait disparu un matin, ne laissant derrière lui qu'une paire de chaussures usées et des factures impayées. Presque toutes dues à Donna Samima, qui tenait un bar clandestin près du port de pêche, où l'on servait du *tontonto* et une bière maison étonnamment forte.

Emilio ne faisait que boire en parlant du bon vieux temps où il travaillait dans les mines d'or en Afrique du Sud. Mais beaucoup prétendaient qu'il n'y avait jamais mis les pieds, pas plus qu'il n'avait jamais eu d'emploi stable de sa vie.

Sa disparition n'était ni attendue, ni surprenante. Il s'était éclipsé aux heures silencieuses qui précèdent l'aube, quand tout le monde dort.

Personne ne savait où il était parti. Personne ne le regretterait beaucoup, même au sein de sa famille. Donna Samima ? On pouvait en douter. Elle se préoccupait surtout de se faire rembourser.

Emilio, buveur et beau parleur, était assez insignifiant. Son absence ne changeait pas grand-chose.

José Paulo habitait avec sa sœur et sa famille à l'Africa Hotel, à Beira. À une époque qui semblait à présent lointaine et mystérieuse, l'établissement était considéré comme un des hôtels les plus cossus de l'Afrique coloniale. On le comparait avec le Victoria Falls, à la frontière de la Rhodésie du Sud et de la Rhodésie du Nord, rebaptisées après leur indépendance Zimbabwe et Zambie.

Les Blancs venaient de loin à l'Africa Hotel pour se marier, fêter de grands événements ou juste montrer leur appartenance à une aristocratie incapable d'imaginer que son paradis colonial disparaîtrait un jour. On organisait dans cet hôtel des thés dansants le dimanche après-midi, des concours de swing ou de tango, on se faisait volontiers photographier devant son entrée principale.

Mais ce rêve d'un paradis colonial était voué au déclin. Un jour, les Portugais avaient abandonné leurs derniers bastions. Aussitôt les propriétaires partis, l'Africa Hotel avait commencé à tomber en ruine. Les chambres et les suites à l'abandon avaient été occupées par des Africains sans abri. Les pianos éventrés, les boudoirs et les baignoires encrassées leur servaient à ranger leurs quelques biens. Les beaux parquets avaient été arrachés pour faire du feu les hivers les plus rigoureux.

Plusieurs milliers de personnes habitaient désormais ce qui avait jadis été l'Africa Hotel.

Un jour de juillet, José Paulo arracha donc des lattes de parquet. Il faisait un froid glacial. Le seul chauffage était un brasero où on préparait les repas. Un tuyau qui pendait par une fenêtre mal réparée évacuait la fumée.

Le parquet à moitié pourri puait. José pensait trouver

dessous un rat crevé. Mais il n'y trouva qu'un petit carnet relié en veau.

Il déchiffra un nom étrange sur la couverture noire.

Hanna Lundmark.

Et en dessous une date : *1905*.

Mais il était incapable d'en comprendre le contenu. C'était écrit dans une langue qu'il ne connaissait pas. Il s'adressa au vieux Afanastasio, qui occupait la chambre 212 plus bas dans le couloir et que la foule des habitants de l'hôtel considérait comme un sage, car il avait dans sa jeunesse survécu après s'être retrouvé nez à nez avec deux lions affamés sur un chemin désert aux alentours de Chimoio.

Mais même Afanastasio n'avait pu déchiffrer cet écrit. Il interrogea la vieille Lucinda, qui vivait dans l'ancienne réception : elle non plus ne savait pas de quelle langue il s'agissait.

Afanastasio conseilla à José Paulo de jeter ce carnet.

– Il était caché sous le parquet, dit Afanastasio. Quelqu'un l'aura mis là à l'époque où des gens comme nous ne pouvaient pénétrer dans ce bâtiment que pour servir, laver ou porter des valises. Ce carnet contient sûrement une histoire désagréable. Brûle-le, utilise-le pour faire du feu.

José Paulo regagna sa chambre avec le carnet. Mais il ne le brûla pas, sans vraiment savoir pourquoi. Il lui trouva une autre cachette. Il y avait un vide sous le cadre de la fenêtre, où il cachait l'argent qu'il parvenait péniblement à gagner. Désormais, les quelques billets crasseux partageraient la place avec le carnet noir.

Il ne le ressortit jamais. Mais ne l'oublia pas non plus.

PREMIÈRE PARTIE

Les missionnaires quittent le navire

1

Juin 1904. La chaleur étouffante d'une aube tropicale.

Un vapeur battant pavillon suédois est arrêté dans la houle légère. À bord, trente et un membres d'équipage. Dont une femme : Hanna Lundmark, née Renström, engagée comme cuisinière.

Trente-deux personnes devaient faire ce voyage jusqu'en Australie, avec une cargaison de bois suédois et de planches pour les parquets de saloon et les intérieurs de riches éleveurs de moutons.

Un des membres d'équipage vient de décéder. C'était le second du navire, et le mari de Hanna.

Il était jeune, voulait vivre. En dépit des mises en garde du capitaine Svartman, il est descendu à terre lors d'un ravitaillement en charbon dans un des ports du désert, au sud de Suez. Il a alors contracté une de ces fièvres mortelles qui constituent une menace permanente sur les côtes africaines.

Quand il a compris qu'il allait mourir, il s'est mis à hurler de terreur.

Aucun de ceux présents à son chevet, le capitaine Svartman ou le charpentier Halvorsen, ne l'a entendu prononcer le moindre mot. Même à Hanna, qui allait être veuve après

à peine un mois de mariage, il n'a rien dit. Il est mort en criant et, juste avant la fin, en geignant d'effroi.

Il s'appelait Lars Johan Jakob Antonius Lundmark. Hanna le pleure, assommée par ce qui s'est passé.

C'est l'aube, au lendemain de sa mort. Le navire est immobile. On a mis en panne, car bientôt aura lieu l'enterrement en mer. Le capitaine Svartman ne veut pas attendre. Il n'y a pas de glace à bord pour refroidir le cadavre.

Hanna se tient à la poupe, un seau à la main. Elle est petite, la poitrine haute, des yeux aimables. Ses cheveux bruns sont attachés en un chignon serré.

Elle n'est pas belle. Mais entière. Cela émane de toute sa personne.

C'est ici et maintenant qu'elle se trouve. En mer, à bord d'un vapeur à double cheminée. Chargé de bois, en route pour l'Australie. Port d'attache : Sundsvall.

Le navire s'appelle *Lovisa*. Construit dans le chantier naval Finnboda à Stockholm. Mais depuis toujours rattaché à la côte du Norrland.

D'abord propriété d'un armateur de Gävle qui a fait faillite après des spéculations hasardeuses, puis racheté par une compagnie basée à Sundsvall. À Gävle, il se nommait *Matilda*, comme la femme de l'armateur, qui jouait du Chopin de ses doigts malhabiles. C'est maintenant *Lovisa*, du nom de la fille cadette du nouvel armateur.

Un des actionnaires s'appelle Forsman. C'est lui qui a veillé à faire engager Hanna Lundmark. Il y a un piano chez lui, mais personne n'en joue. Forsman va pourtant écouter travailler l'accordeur à chacune de ses visites.

Et voilà à présent le second Lars Johan Antonius Lundmark qui vient de mourir d'une fièvre foudroyante.

La houle semble figée. Le navire est immobile, comme s'il retenait son souffle.

C'est ainsi que j'imagine la mort, pense Hanna Lundmark. Un calme soudain, inattendu, venu de nulle part. La mort est comme le vent. On passe vite à couvert.

À couvert de la mort. Puis plus rien.

2

Hanna est assaillie par un souvenir. Ça vient de nulle part.

Elle se rappelle son père, sa voix qui vers la fin de sa vie n'était qu'un chuchotement. Comme s'il désirait qu'elle conserve ses paroles comme un précieux secret.

Un ange sale. Voilà ce que tu es.

C'est ce qu'il lui a dit avant de mourir. Voulait-il lui faire un don, alors que – ou justement parce que – il ne possédait presque rien ?

Hanna Renström, ma fille, tu es un ange, un ange sale, mais un ange quand même.

De quoi se souvient-elle vraiment ? Quels ont été ses mots ? *Pauvre* ou *sale* ? Lui a-t-il laissé le choix ? Non, à présent qu'elle se rappelle cet instant, elle pense qu'il l'a bien appelée *ange sale*.

Ce souvenir est distant, pâli. Elle est si loin de son père et de sa mort. Là-bas, jadis, dans une maison isolée près des eaux froides et boueuses du Ljungan, au fin fond des terres silencieuses du Norrland. C'est là qu'il est mort, recroquevillé de douleur sur le canapé-lit d'une cuisine qui peinait à garder la chaleur.

Il est mort cerné par le froid. Le froid était sévère en ce mois de janvier 1899, quand il a cessé de respirer.

Il s'est écoulé plus de cinq ans. Nous sommes en juin 1904.

Les souvenirs de son père et de l'ange disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus. Il ne lui faut que quelques secondes pour émerger du passé.

Les voyages les plus remarquables sont intérieurs, libérés du temps et de l'espace.

Ces souvenirs sont-ils destinés à l'aider ? À lui tendre une corde pour escalader les murailles où l'enserre son chagrin assourdissant ?

Mais elle ne peut pas fuir. Le navire s'est transformé en forteresse imprenable.

Elle n'y échappera pas. Son mari est mort.

La mort : une griffe. Qui refuse de lâcher sa proie.

3

On a réduit la pression des chaudières. Les bielles sont immobiles, la machine se repose. Hanna est devant le bastingage, elle tient un seau. Elle doit vider la poubelle à la mer. Le marmiton a voulu la lui prendre des mains en la voyant sortir de la cambuse. Mais elle s'y est accrochée. Même si elle doit voir aujourd'hui son mari englouti dans les profondeurs marines, cousu dans une toile de voile, elle ne veut pas manquer à ses devoirs.

Elle lève les yeux de son seau plein de coquilles d'œufs, c'est comme si la chaleur la griffait au visage. Quelque part dans la brume, à tribord, se tapit l'Afrique. Elle a beau ne rien apercevoir des côtes, il lui semble en sentir l'odeur.

Celui qui est mort à présent lui en a parlé. De cette odeur de putréfaction qui flotte dans l'air et prend à la gorge, partout sous les tropiques.

Il avait déjà fait plusieurs voyages, vers différentes destinations. Il avait eu le temps d'apprendre deux ou trois choses. Mais pas l'essentiel : comment survivre.

Il n'achèvera pas ce voyage. Mort à vingt-quatre ans.

Quelqu'un se glisse à ses côtés. Le plus proche ami de son mari à bord, Halvorsen, le charpentier norvégien. Elle ne lui connaît pas de prénom, alors qu'ils ont voyagé sur le même bateau durant deux mois. Il restera à jamais Halvorsen, un

homme grave dont on raconte qu'à chacun de ses retours chez lui après quelques années en mer il tombe à genoux, converti, puis finit par se rengager quand sa foi ne le porte plus.

Il a de grosses mains, mais les traits de son visage sont doux, presque féminins. Ses rares touffes de barbe semblent des postiches.

– J'ai compris que tu voulais me poser une question, dit-il.

Sa voix chante.

– La profondeur, répondit Hanna. À quelle profondeur se trouvera la tombe de Lundmark ?

Halvorsen secoue la tête, hésitant. Tel un oiseau inquiet prêt à s'envoler.

Il la quitte en silence. Mais elle sait qu'il lui fournira la réponse.

À quelle profondeur se trouvera la tombe ? Y a-t-il un fond où son mari reposera, dans sa toile de voile recousue ? Ou bien n'y a-t-il rien d'autre qu'un gouffre marin infini ?

Elle vide son seau de coquilles d'œufs, regarde les oiseaux blancs plonger en piqué pour s'emparer du butin, tout en s'essuyant le front avec le torchon noué à son tablier.

Puis l'inévitable. Elle hurle.

Les oiseaux qui planent sur les courants ascendants en attendant de nouveaux détritus se mettent à battre des ailes pour s'éloigner en hâte de ce cri de douleur qui les touche comme une volée de plombs.

Effrayé, Lars, le marmiton, regarde par l'ouverture de la cambuse. Un œuf cassé à la main il l'observe en cachette, la mort l'embarrasse.

Elle sait ce qu'il pense : Elle va sauter, elle va nous quitter à cause de ce chagrin trop lourd à porter.

Ils sont plusieurs à entendre son cri. Deux aspirants en sueur, torse nu, s'arrêtent pour la regarder à côté de la cambuse, là où une corde se love comme un gros serpent.

Hanna se contente de secouer la tête, serre les dents et regagne l'intérieur avec son seau vide. Non, je ne vais pas enjamber le bastingage. Toute sa vie, elle a toujours tout supporté : elle tiendra bon.

Dans la cambuse, la chaleur lui saute au visage. Près des fourneaux, c'est comme dans la salle des machines, elle le sait, même si elle n'y est jamais descendue. Les femmes au voisinage des chaudières et des feux sont de mauvais augure. De toute façon, pour les marins les plus âgés, les femmes à bord sont une hérésie. Elles portent la poisse et provoquent disputes et jalousies. Pourtant, quand l'armateur Forsman a voulu imposer Hanna, le capitaine Svartman a été d'accord. Le capitaine ne croyait pas à toutes ces superstitions.

Hanna saisit un œuf, le casse dans la poêle, jette la coquille dans le seau. Trente marins bien vivants attendent leur petit déjeuner. Elle essaye de ne penser qu'aux œufs, pas aux funérailles. Elle est à bord comme cuisinière, la mort de son mari n'y change rien.

C'est comme ça : elle vit. Mais Lundmark est mort.

4

Peu après, Halvorsen revient et la prie de le suivre. Le capitaine Svartman les attend.

– Nous allons sonder la profondeur, dit Halvorsen. Si nos cordes n'y suffisent pas, le capitaine choisira un autre endroit.

Elle finit de faire frire les quatre œufs dans sa poêle puis le suit. Elle titube, prise d'un soudain vertige. Mais elle tient le coup, elle ne tombe pas.

Le capitaine Svartman descend d'une ancienne lignée de marins. Il a soixante ans, c'est un vieil homme. Il lui manque la dernière phalange du petit doigt de la main gauche. Personne ne sait si c'est de naissance, ou suite à un accident.

À deux reprises, il a fait naufrage. Une fois sauvé avec tout l'équipage, l'autre seul rescapé avec le chien du bateau qui s'est ensuite couché dans le sable pour mourir.

Lundmark lui a dit un jour que Svartman avait dû mourir lui aussi cette fois-là, avec le chien. Après cette catastrophe, le capitaine est resté plusieurs années à terre. On ne sait pas vraiment ce qu'il a fait pendant cette période. La rumeur dit qu'il était dans la première équipe envoyée par la Compagnie publique des chemins de fer pour baliser le parcours de cette voie ferrée intérieure sur laquelle on se chamaillait encore au Parlement.

Puis il a repris la mer, cette fois comme capitaine à bord

d'un vapeur. C'est l'un des rares à ne pas avoir quitté la mer à la disparition des voiliers, et à avoir choisi de s'adapter aux temps nouveaux.

Il n'a jamais parlé à personne de ces années passées à terre, de ce qu'il a fait, pensé, ni même de l'endroit où il vivait.

Il parle rarement en vain. Pour lui, les gens sont aussi peu capables d'écouter que la mer est digne de confiance. Dans sa cabine, il a des fleurs couleur lavande que lui seul a le droit d'arroser.

C'est un homme taciturne. À présent, il va décider à quelle profondeur ensevelir son second.

Le capitaine Svartman s'incline quand Hanna s'approche. Malgré la chaleur, il est en grand uniforme. Boutonné, amidonné.

À côté de lui le bosco Peltonen, un Finlandais. Il tient une sonde en plomb, attachée à un long filin.

Au signe de tête du capitaine, Peltonen jette la sonde à la mer et la laisse couler. Le filin glisse entre ses doigts. Ils font silence. À un certain endroit, une bande noire est nouée au filin.

– Cent mètres, dit Peltonen.

Sa voix criarde se perd au-dessus de la houle.

Après sept bandes noires, sept cents mètres, le filin prend fin. La sonde de plomb pend toujours dans le gouffre, n'a pas encore touché le fond. Peltonen attache un autre filin au premier, lui aussi gradué tous les cent mètres.

À 1 935 mètres, le filin se détend. La sonde a touché le fond. Hanna connaît la profondeur de la tombe de son mari.

Peltonen rembobine le filin. Le capitaine Svartman ôte sa casquette et s'essuie le front. Puis il regarde sa montre. Sept heures moins le quart.

– À neuf heures, dit-il à Hanna. Avant que la chaleur ne soit trop écrasante.

Elle descend dans la cabine qu'elle a partagée avec son mari. Il avait la couchette supérieure. Le plus souvent, ils dormaient dans celle du bas. À son insu, quelqu'un a enlevé le drap du mort.

Le matelas est nu. Elle s'assoit sur le coin de sa couchette et fixe la cloison de l'autre côté de l'étroite cabine. Elle doit se forcer à penser.

Comment en est-elle arrivée là ? À bord d'un navire qui se balance doucement sur une mer étrangère ? Elle qui est née dans un endroit on ne peut plus éloigné de la mer. Il y avait une barque sur le Ljungan, c'était tout. Elle y accompagnait parfois son père quand il partait pêcher. Mais quand elle avait parlé d'apprendre à nager – elle devait avoir sept ou huit ans –, il le lui avait interdit. C'était une perte de temps. Si elle voulait se baigner, elle pouvait rester sur le bord du fleuve. Pour le traverser, il y avait des bateaux et des ponts.

Elle s'étend sur sa couchette et ferme les yeux. Elle remonte aussi loin qu'elle se souvient, dans son enfance, là où les ombres s'allongent.

C'est peut-être là qu'elle doit chercher refuge jusqu'au moment où son mari va disparaître pour de bon au fond de la mer.

5

L'enfance : tout là-bas. Comme au fond d'une crevasse.

C'est le premier souvenir de Hanna Lundmark : le froid qui bandait et tordait le mur de bois, tout près de son visage endormi. Elle se réveillait souvent et à travers la mince épaisseur des papiers journaux collés, la tapisserie du pauvre, elle sentait le froid qui rongeait le bois sans relâche pour entrer.

Chaque printemps, son père grimpait sur le toit de la maison, comme sur un bateau en cale sèche, pour le rafistoler au mieux avant l'hiver suivant.

Le froid était une mer, la maison un navire et l'hiver une attente sans fin. Longtemps en automne il continuait à colmater les fentes disjointes, jusqu'à l'arrivée des grands froids. Alors il n'y avait plus rien à faire. La maison était remise à flot pour l'hiver, s'il restait des fuites, il n'y pouvait rien.

Son père Arthur Olaus Renström, bûcheron, coupait du bois pour la scierie Iggesund et partageait des chevaux de trait avec les frères Solomonsson, qui habitaient un peu plus bas sur le fleuve. Il travaillait dur en forêt pour un salaire de misère. Il faisait partie de ces hommes des grandes forêts qui n'ont jamais su si leur salaire valait la peine.

Hanna se rappelait son père : parfois solide et souriant, mais d'autres fois sombre, mélancolique et plongé dans des pensées dont elle ne savait rien. Assis à la table de la cui-

sine, absent, ses lourdes mains posées sur ses genoux, il était chez lui, parmi les siens, mais pourtant ailleurs. Dans un autre monde où les pierres devenaient des trolls, les lichens leurs cheveux et le vent qui sifflait aux cimes des sapins le brouhaha des voix des morts.

Il parlait souvent d'eux. De ceux qui étaient passés avant. Cela l'effrayait : les vivants étaient si peu, et les morts tellement plus nombreux.

Il y avait une maladie, une épidémie dont toutes les femmes savaient le nom, la torgnolite. Elle se déclarait quand les hommes avaient bu et frappaient tout ce qui se trouvait à leur portée, surtout les enfants, et les femmes qui voulaient les protéger. Bien sûr, son père buvait parfois, même si ce n'était pas très souvent. Mais jamais il n'était violent : ce n'était pas tant l'alcool que sa mélancolie qui inquiétait sa femme, la mère de Hanna. Quand il buvait, il devenait larmoyant et se mettait à chanter des psaumes. Lui qui d'ordinaire parlait de brûler les églises et de chasser les prêtres dans les bois. Il criait :

– *Sans souliers ! Les prêtres dans les bois sans souliers par grand froid ! Voilà où il faudrait les chasser, dans les bois, pieds nus.*

La grand-mère de Hanna, qui habitait une maison pleine de courants d'air du côté de Funäsdalen, la terrorisait en parlant de son maudit gendre qui allait envoyer toute sa descendance en enfer avec ses blasphèmes. Là, ils seraient ébouillantés, il y aurait du soufre, des charbons ardents sous leurs pieds. Sa grand-mère prêchait, prompte à punir et menaçante, roulant des yeux méchants et prenant un malin plaisir à effrayer ses petits-enfants jusqu'à les faire pleurer et les empêcher de dormir. C'était la pire des corvées pour Hanna quand sa mère la forçait à l'accompagner pour lui rendre visite.

Elle se souvenait aussi de sa colère permanente. La vieille

femme ne cessait de faire des reproches à sa fille. Elle ne lui pardonnait pas d'avoir épousé cet incapable de Renström, malgré ses mises en garde. Mais que lui avait-elle donc trouvé ? Petit, jambes arquées, chauve avant vingt-cinq ans. Avec en plus du sang lapon, car il venait du fin fond des forêts du Värmland, où la nuit et le jour se confondaient presque.

Pourquoi n'avait-elle pas pu choisir un homme de Hede, ou de Bruksvallarna, enfin d'un endroit où il y avait des honnêtes gens ?

La mère de Hanna s'appelait Elin. Elle faisait le dos rond devant sa vieille mère, ne la contredisait jamais, attendait que ça passe. Hanna comprenait que l'on pouvait aimer quelqu'un qui vous traitait mal, si curieux que cela puisse paraître. Ce devait être le cas entre sa grand-mère et Elin.

Elin.

Hanna avait toujours pensé que ce nom ne convenait pas à sa mère. Quand on s'appelait Elin, il fallait être mince, avoir la peau délicate, des mains laiteuses et des cheveux blonds en cascade jusqu'au bas du dos. Mais Elin Wallén, épouse Renström, était robuste, avait des cheveux rouquins, un grand nez et des dents mal rangées. Quand elle souriait, on avait l'impression qu'elles voulaient sortir de la bouche et se sauver chacune de leur côté. Elin Renström n'était pas une belle femme. Et elle le savait. Peut-être le regrettait-elle : il était arrivé à Hanna de le penser, quand elle avait eu l'âge de regarder son propre visage dans le miroir à raser fêlé de son père.

Mais sa mère ne se décourageait pas. Elle avait de l'énergie à revendre. Elle compensait la beauté par un souci constant de propreté. Dans sa maison, malgré le froid, sol, plafond, murs, ses enfants et elle-même devaient être tenus propres. Elin faisait la chasse aux poux comme un fantassin chargeant l'ennemi. Elle remplissait et vidait la bassine en tôle où toute

la famille se baignait, allait chercher l'eau au fleuve, la mettait à chauffer, frictionnait tout le monde puis allait remplir d'autres seaux pour la lessive qui s'empilait.

Ses quatre enfants la voyaient avec étonnement s'occuper aussi de son mari, quand il rentrait de la forêt sale et fatigué. Elle le lavait alors, et ses gestes étaient comme le Cantique des cantiques. Et lui semblait se délecter de ses mains qui frottaient et séchaient, qui coupaient ses gros ongles déformés et le rasaient de si près que ses joues étaient aussi lisses que celles d'un nourrisson.

Le froid était donc le premier souvenir de Hanna Lundmark. Le froid et la neige, qui tombait dès la fin septembre pour ne plus lâcher prise avant début juin, quand les dernières plaques blanches fondaient enfin.

Bien sûr, il y avait aussi la pauvreté. Ce n'était pas un souvenir, mais le cadre même de son enfance. Et c'est elle qui avait fini par la forcer à quitter sa maison du bord du fleuve.

Hanna avait dix-sept ans, son père était mort et elle consacrait sa vie à aider sa mère à élever ses frères et sœurs, car elle était l'aînée. Ils étaient pauvres, mais parvenaient à repousser la famine hors des murs de la maison.

Jusqu'en 1903. Après un long été de sécheresse, des gelées précoces avaient achevé de détruire ce qui n'avait pas été brûlé. L'horizon était menaçant.

C'est alors que sa vie avait changé.

6

Mi-août, nuages bas, tôt le matin.

Même si elle le voulait, elle n'oublierait jamais ce jour-là.

Hanna et sa mère étaient en train de constater les dégâts. La sécheresse avait tout brûlé. Un étrange silence régnait. La farine qui leur restait suffirait à peine jusqu'à l'Avent. Le foin manquerait pour faire passer l'hiver à leur unique vache.

Tandis qu'elles parcouraient les champs morts qui descendaient en pente douce vers le fleuve, Hanna vit pour la première fois sa mère pleurer. Durant la longue maladie de son père, et quand il avait cessé de vivre, Elin s'était contentée de fermer les yeux, face à la fin inévitable et à la désespérante solitude qui l'attendait. Mais elle n'avait pas pleuré, pas crié. Hanna avait souvent pensé qu'Elin refoulait toute sa douleur vers l'intérieur, où une force secrète triomphait de ses tourments.

C'est là, au milieu de ces champs dévastés, sentant la famine approcher, qu'Elin lui dit qu'il fallait qu'elle parte. Il n'y avait pas d'avenir pour Hanna près du fleuve. Elle devait descendre vers la côte chercher sa subsistance. Quand Elin et son mari étaient venus s'établir là en reprenant la pauvre ferme d'un de ses oncles, ils n'avaient pas eu le choix. C'était en 1883, seize ans après la dernière grande famine. Hanna devait s'en aller tant qu'il était encore temps.

Elles se trouvaient à l'orée du bois, là où finissait le champ silencieux.

– Tu me chasses ? demanda Hanna.

Elin se frotta le nez, signe qu'elle était embarrassée.

– Je m'en sortirai avec trois enfants, pas quatre. Tu es grande, tu peux partir, ce sera un soulagement pour toi et pour moi. Je ne chasse pas mes enfants. Je veux juste que tu aies la possibilité de vivre. Ici, tu peux au mieux survivre, rien de plus.

– Que faire pour me rendre utile sur la côte ?

– La même chose qu'ici. Garder des enfants, travailler de tes mains. En ville, on a toujours besoin de bonnes.

– Qui dit ça ?

Elle n'avait pas l'intention de lui tenir tête. Mais Elin prit cela pour de l'impertinence et lui attrapa le bras.

– Je le dis et, crois-moi, je parle sérieusement. Non que ça me fasse plaisir, mais parce que je le dois.

Elle lâcha aussitôt prise, regrettant de s'être emportée.

Hanna n'avait jamais oublié cet instant : c'est là, à ce moment précis, au bord de ce sinistre paysage de désolation, près de sa mère qu'elle avait vue pleurer pour la première fois, qu'elle comprit qui elle était.

Elle était Hanna : une personne irremplaçable. Ni son corps ni ses pensées ne pouvaient être échangés. Elle se dit aussi que son père mort était comme elle, un être irremplaçable.

Est-ce cela être adulte ? songea-t-elle, en détournant le visage, car elle avait l'impression que sa mère lisait ses pensées. Substituer à l'incertitude de l'enfance un autre inconnu ? Savoir qu'il n'y aura pas d'autres réponses que celles qu'on ira soi-même chercher ?

Elles retournèrent vers la maison, blottie dans un bosquet de bouleaux, près d'un sorbier solitaire. Ses frères et sœurs étaient à l'intérieur, alors qu'il ne faisait pas très froid ce

jour-là. Mais ils jouaient moins, restaient tranquilles quand ils avaient faim. Leur vie se limitait à attendre qu'on les nourrisse.

Elles s'arrêtèrent sur le pas de la porte, comme si Elin avait décidé de barrer l'entrée à sa fille.

– Mon oncle Axel vit à Sundsvall, dit-elle. Axel Andreas Wallén. Il travaille au port. C'est un homme gentil. Lui et son épouse Dora n'ont pas d'enfants. Ils ont eu deux garçons qui sont morts, puis plus rien. Axel et Dora t'aideront. Ils ne te mettront pas à la porte.

– Je ne veux pas arriver comme une mendiante.

La gifle claqua sans prévenir. Tel un rapace qui aurait fondu sur sa joue.

Elin l'avait déjà frappée, mais poussée par la peur. Quand Hanna s'était trop approchée du fleuve en crue au printemps et avait failli être emportée. Mais aujourd'hui, elle était mue par la colère. C'était la première fois.

Une gifle donnée par une adulte à une autre adulte – qui est censée savoir pourquoi.

– Je n'abandonne pas ma fille à la mendicité ! s'indigna Elin. Je veux ton bien. Ici, il n'y a rien pour toi.

Hanna avait les larmes aux yeux. Pas de douleur, elle avait connu pire.

Cette gifle était une confirmation de ce qu'elle venait de comprendre : désormais, elle était seule au monde. Elle irait vers l'est, vers la côte, et n'aurait pas le droit de se retourner. Ce qu'elle laissait derrière elle s'estomperait à chaque mètre parcouru par les patins du traîneau qui l'emmènerait.

C'était le début de l'automne 1903. Hanna Renström avait dix-sept ans, elle en aurait dix-huit le 12 décembre.

Quelques mois plus tard, elle allait quitter sa maison pour toujours.

7

Hanna pensa : Fini les contes de fées. Maintenant c'est l'histoire de ma vie qui commence.

Elle le comprit quand Elin lui dit ce qui l'attendait : parfois, les marchands de la côte revenant de la foire de Röros ne rentraient pas par le chemin le plus court, en suivant le Ljusnan jusqu'à Kårböle. Certains prenaient par le nord après la frontière norvégienne et, si le temps le permettait, franchissaient le mont Flatruet pour conclure quelques affaires dans les villages le long du Ljungan.

Un certain Jonathan Forsman avait l'habitude de rentrer en passant par les villages au nord du Flatruet.

– Il a un grand traîneau, dit Elin. Sur le chemin du retour, il est moins chargé qu'en allant à Röros. Il te fera une place. Et il te laissera tranquille. Il ne te touchera pas.

Hanna la regarda, interloquée. Comment Elin pouvait-elle en être si sûre ? Hanna n'ignorait pas ce qui l'attendait dans la vie, elle n'avait pas été privée de conversations avec des filles de son âge. Les filles de ferme racontaient des choses surprenantes en pouffant et aussi parfois avec une inquiétude mal dissimulée. Hanna savait ce que c'était que de rougir, et ce qu'on pouvait soudain ressentir dans son corps, surtout le soir, juste avant de s'endormir.

Mais cela n'allait pas plus loin. Que pouvait savoir Elin

de ce qui se passerait pendant un long voyage en traîneau jusqu'à la côte lointaine ?

Elle le lui demanda franchement.

– Il est converti, dit simplement Elin. Avant, c'était un affreux bonhomme, comme la plupart de ces loups en traîneau. Mais depuis sa conversion, c'est le bon Samaritain. Il te prendra avec lui, et ne voudra même pas être payé. Il te prêtera une de ses fourrures, tu n'auras pas froid.

Impossible cependant d'être sûr qu'il viendrait, et quand. Généralement, c'était un peu avant Noël. Mais il lui était arrivé de ne passer qu'après le Nouvel An. Ou pas du tout.

– Bien sûr, il peut aussi être mort, dit Elin.

Quand une personne, jeune ou vieille, disparaissait sur son traîneau dans la poussière de neige, on ne pouvait jamais savoir si on la reverrait.

Depuis son anniversaire, le 12 décembre, Hanna se tenait prête à partir. Jonathan Forsman ne s'attardait jamais. Contrairement à ceux qui prennent tout leur temps, chaque minute comptait pour lui, et il était toujours pressé.

– Il arrive d'habitude l'après-midi, dit Elin. Des forêts du Sud, par le chemin qui longe la tourbière et descend vers le lit du fleuve et les vallées.

Chaque jour, à la tombée de la nuit, Hanna sortait regarder vers la forêt. Parfois, il lui semblait entendre la clochette lointaine d'un cheval. Mais personne ne venait. La porte de la forêt restait fermée.

Pendant cette attente inquiète, elle dormait mal la nuit, se réveillait souvent, avait des rêves confus qui l'effrayaient, sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi. Souvent, ses rêves étaient blancs comme la neige, vides, silencieux.

Un rêve la poursuivait cependant : elle était couchée dans le canapé-lit avec Olaus, le petit dernier, et sa sœur la plus proche, Vera, douze ans. Elle sentait leur chaleur contre

son corps. Mais elle savait que, si elle ouvrait les yeux, ce seraient d'autres enfants, des inconnus. Et au moment où elle les regarderait, ils mourraient.

Elle se réveillait soudain et constatait avec soulagement que ce n'était qu'un rêve. Elle restait alors à regarder la lumière bleue de la lune qui entrait par la fenêtre basse couverte de givre. Sa main effleurait le mur couvert de papier journal. Tout contre elle, le froid qui bandait et tordait le vieux bois.

Le froid est comme un animal. Un animal en cage. Un animal qui veut sortir.

La signification de son rêve lui échappait. Mais il devait s'agir de son voyage. Qu'est-ce qui l'attendait ? Que lui demanderait-on ? Elle se sentait gauche de corps et d'âme quand elle imaginait les gens de la ville. Si son père avait encore été là, il aurait pu lui raconter, la prévenir. Il était allé à Stockholm, et aussi dans une grande ville extraordinaire, Arboga. Il aurait pu lui dire de ne pas avoir peur.

Elin venait de Funäsdalen et ne connaissait rien d'autre. Elle avait juste fait ce voyage vers le nord, avec celui qui était devenu son mari.

Et pourtant, c'était elle qui devait répondre aux interrogations de Hanna. Il n'y avait personne d'autre.

Les réponses d'Elin ? Laconiques, chiches. Elle en savait si peu.

8

Un jour, début novembre, alors qu'avec sa mère elle coupait du bois pour l'hiver à l'orée de la forêt, elle l'avait interrogée sur la mer. À quoi ressemblait-elle ? Coulait-elle dans un lit, comme le fleuve ? Avait-elle la même couleur ? Était-elle toujours si profonde qu'on n'y avait pas pied ?

Elin s'était relevée, les mains sur ses reins douloureux, et l'avait longuement regardée avant de répondre.

– Je ne sais pas. La mer est comme un grand lac, je crois. Il doit y avoir des vagues. Mais s'il y a du courant, je ne peux pas te répondre.

– Mais Renström a dû te raconter ? Il avait voyagé en mer, à ce qu'il disait ?

– Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai. Une grande partie n'avait peut-être existé que dans sa tête. Mais de la mer il avait juste dit que c'était grand.

Elin se courba pour ramasser les branches coupées. Hanna n'abandonna pas encore. Un enfant arrête de poser des questions quand il sent que ça suffit. Mais elle était adulte, elle avait le droit de continuer.

– Je ne sais rien de ce qui m'attend, dit-elle. Est-ce que je vais habiter dans une maison avec d'autres personnes ? Partager un lit avec quelqu'un ?

D'un geste agacé, Elin jeta quelques branches dans la corbeille.

– Tu poses trop de questions. Je ne peux pas te dire ce qui t'attend. En tout cas, là-bas, il y aura des gens pour t'aider.

– Je voudrais savoir, c'est tout.

– Arrête maintenant avec tes questions. Elles me donnent mal à la tête. Je n'ai pas de réponse.

Elles retournèrent en silence vers la maison, dont le mince filet de fumée montait droit vers le ciel. Olaus et Vera surveillaient le feu. Mais Elin et Hanna ne s'éloignaient jamais trop, pour pouvoir à tout moment du haut d'un rocher jeter un œil à la cheminée et s'assurer que le feu ne s'était pas éteint. Ou pire : qu'il n'était pas en train de se propager en flammes folles tout autour du foyer.

Il neigeait la nuit, gelait le matin. Mais la vraie grosse chute de neige qui ne durait jamais moins de trois jours n'était pas encore arrivée des montagnes de l'Ouest. Hanna savait que, sans route praticable, aucun traîneau ne traverserait la forêt par les routes du Sud.

Quelques jours plus tard, la neige arriva. Comme à son habitude sans bruit, pendant la nuit. En se levant pour allumer le feu, Hanna trouva Elin près de la porte entrebâillée.

Elle était inquiète, aux aguets. Dehors, le sol était blanc. De basses congères s'étaient formées autour de la maison. Hanna voyait des traces de corneilles dans la neige, peut-être aussi celles d'une souris et d'un lièvre.

Il neigeait toujours.

– Cette neige va tenir, dit Elin. C'est l'hiver, maintenant. On ne reverra plus la terre avant le printemps, fin mai, début juin.

Il continua à neiger toute la semaine suivante. D'abord il ne fit pas si froid, juste quelques degrés en dessous de zéro. Mais quand la neige cessa, le ciel se dégagea et les températures chutèrent d'un coup.

Elles avaient un thermomètre que Renström avait jadis acheté sur un marché. Ou l'avait-il gagné au bras de fer, lui qui était fort ? On pouvait l'accrocher dehors, mais on en prenait grand soin, pour ne pas briser le tube fin qui renfermait le dangereux mercure.

Elin le plaça délicatement dans la neige, du côté de la maison qui restait toujours dans l'ombre. Quand le froid s'installa vraiment, il fit trois jours de suite au-delà de moins trente.

On ne faisait alors qu'alimenter le feu, veiller à ce que la vache et les deux chèvres aient quelque chose à se mettre sous la dent. On mangeait chichement. Toutes les forces servaient à repousser le froid. Chaque degré en moins était comme un bataillon de plus jeté dans la bataille par l'ennemi qui les assiégeait.

Hanna voyait qu'Elin avait peur. Que se passerait-il si une fenêtre, un mur, se brisait ? Ils n'avaient nul autre refuge que la petite étable. Mais là aussi il gelait, et on ne pouvait pas y faire de feu.

Ce fut pendant ces jours de froid intense que pour la première fois Hanna entrevit une ouverture dans le changement qui s'annonçait. Une brèche dans une grande forêt sombre, où la lumière éclairait soudain une clairière inattendue. Une vie qui serait peut-être meilleure que celle-ci, cernée par les armées du froid et de la famine. La peur de l'inconnu se transforma en attente de ce que cette vie nouvelle lui réservait. Au-delà des forêts, des crêtes qui ondulaient au sud-est.

Cependant elle n'en dit rien à Elin. Elle tut cet obscur désir.